

Courtes quêtes

Suzel Brunel

Photo de la page couverture : Sylvie Lacroix, 2013

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2013
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, 2013

ISBN 978-2-9814231-1-5

Droits d'auteur © 2013 Suzel Brunel
Tous droits réservés

Du même auteur, en version papier

Empreintes & mémoire – l'arrondissement historique du Vieux-Québec, étude illustrée, en collaboration avec Alain Roy (historien) et Sylvie Lacroix (photographe), Les Publications du Québec, 2007.

Sortie d'automne, roman, Éditions Thélès, Paris, 2008.

Empreintes & mémoire – les arrondissements historiques de Sillery, Beauport et Charlesbourg, étude illustrée, en collaboration avec Sylvie Lacroix (photographe), Les Publications du Québec, 2010.

TÊTÀTÊTDEFOTOMO, poésie sur photographie, en collaboration avec Sylvie Lacroix (photographe), Les Éditions GID, Québec, 2012.

Du même auteur, en version numérique

T'embrasse, récit épistolaire, Suzel Brunel éditeur, publication numérique sur Internet, 2013.

À D., à V. sans qui la vie serait beaucoup trop lisse !

« À quoi bon fuir ? Oui, à quoi bon ?
Puisque nul ne peut se quitter lui-même.
Toute la sagesse de vivre tient là-dedans :
savoir qu'il faut s'en sortir,
mais qu'on ne peut pas partir... »

Réjean Ducharme

Manhattan

Un soleil froid traverse la 69^e rue jusqu'à Madison Avenue.

Il ne faut pas marcher sur les interstices entre les dalles du trottoir ! Une marotte qu'elle entretient depuis l'enfance. Comme celle de compter les lettres des panneaux réclame.

À droite sur la 48^e, jusqu'à Avenue of the Americas, puis à gauche, une façade monumentale au crépi bouchardé.

Elle pousse la lourde porte qui s'ouvre sur un hall tranquille. On y entre comme dans un musée, comme dans une chapelle. D'un doigt transi, elle appelle l'ascenseur. L'angoisse grimpe cinquante-deux étages.

Goodison & Goodison dit la plaque de bronze poli aux caractères en *intaille*.

Elle lit de nouveau le billet : c'est bien ici, c'est bien maintenant qu'elle a rendez-vous. Une voix douce qui n'appartient à personne lui dit de prendre place, qu'on s'occupera d'elle tout de suite. L'attente est longue, le décor blanc uniforme. Elle n'a pas apporté de quoi lire, sauf le billet qu'elle connaît par cœur. Manhattan bouge sans bruit de l'autre côté des hautes fenêtres aux cadres d'acier. Elle croise, décroise les jambes, redresse, affaisse le dos. Fait quelques pas, se rassoit, fouille son sac à la recherche d'un objet familier, rassurant.

Madame !

Une femme menue, à la bouche très rouge, émerge du fond de la pièce par une ouverture dissimulée sous de lourdes tentures gansées.

Mister Goodison m'a communiqué ses instructions. Veuillez me suivre.

Mais... j'ai rendez-vous avec lui, j'espérais que...

Il est tout à fait désolé de ne pouvoir vous accueillir. Mais, soyez sans crainte, j'ai étudié votre dossier, nous allons bien nous occuper de vous.

La porte muette s'ouvre sur le monde de Goodison & Goodison. Un couloir dallé répète le bruit des talons. Catherine suit la dame en sarong, docile, manteau de laine sous le bras, sac contre la poitrine, tel un rempart.

Surtout ne pas toucher le joint entre les dalles.

Une porte capitonnée s'ouvre largement sur une pièce aux murs tendus de soie grise. Un parfum creux d'espace inerte lui fait battre la peau des tempes.

S'il vous plaît, prenez place ici sur le canapé ou là-bas sur la chaise longue. Je reviens tout de suite.

Catherine couve d'un œil soumis l'atmosphère raffinée, les tons mats des meubles, les sons éteints, la lumière poudreuse. Elle sent la température fraîche, les parfums mêlés où pointe celui des lys qui se languissent dans un vase élégant. Elle aussi est vêtue avec soin. Elle porte une robe ancienne qui attendait ce moment, à l'abri des poussières. Achetée rue du Faubourg Saint-Honoré, l'année où Philippe l'a demandée en mariage. Petite chose souple de laine écrue, zippée devant, à col retroussé.

Bouche-Carmin, rentrée sans bruit, lui tend une tasse de porcelaine fine.

Un thé d'herbes calmantes. Je reviens tout de suite.

Gorgées prudentes, longues, qu'elle garde en bouche jusqu'à tiédeur. Tête lourde, sans précipitation. Yeux secs, bouche moelleuse. Elle s'allonge, pose la nuque sur les coussins frais.

Comment vous sentez-vous ?

Molle.

Bien, très bien. Vous avez froid ?

Non.

Bien. Je reviens tout de suite.

L'air se fait plus mince. Elle a trop chaud dans la robe de laine écrue zippée devant, à petit col retroussé. Elle aurait dû mettre la bleue, celle qui a des manches évasées. L'a-t-elle oubliée chez le teinturier ?

Il fait plus sombre. Bouche-Carmin est penchée sur son visage. Est-elle là depuis longtemps ? Catherine essaie d'entendre. La bouche couleur de sang s'étire en sons inaudibles, un peu de rouge collé aux dents. Catherine veut la prier de renverser l'ankylose, de lui rendre la force de rentrer chez elle, de se doucher, de mettre des draps propres, de plonger dans un vrai sommeil bienfaiteur, de se réveiller plus tard, beaucoup plus tard, rafraîchie. Et puis d'aller voir si la robe bleue est toujours chez le teinturier.

Bouche-Carmin prononce des mots qu'elle n'entend pas, pas nettement en tout cas, les dents barbouillées rouge sang deviennent immenses. Catherine est

si lasse, que veut la femme, que lui demande-t-elle ? A-t-elle laissé sa maison en ordre ? Fait un ménage rigoureux dans ses papiers, dans ses relations ? Fermé le gaz, entrouvert la porte du frigo, sorti les ordures, housé la voiture ? Des questions inutiles posées par une lippe huileuse.

Ses poumons ratatinent, refusent l'air. Elle va tousser, ne peut plus bouger le bras. La sueur lui colle la laine écrue au corps.

Bouche-Carmin lui soulève la nuque, approche une coupe emplie d'une boisson épaisse qui sent la craie. Catherine doit boire elle-même son contenu, sans baver.

Bien, très bien, maintenant vous allez vous endormir doucement, comme vous l'avez souhaité. Je vais rester auprès de vous.

La tête est reposée sur les coussins, les paupières se détendent, la main s'ouvre enfin, libérant le billet froissé : « *Goodison & Goodison : ne ratez pas votre suicide, confiez-en l'exécution à des experts.* »

Double monologue sur fond de chocolat

Ce n'est pas vrai que je vais vieillir comme il le souhaite, muette, me satisfaisant, comme ses quatre chats, de ce qu'il daigne jeter dans mon écuelle. M'user à ses côtés, sans qu'il perçoive mes attentes. Il panique devant une demande, il crie, grimace, devient laid et injuste. Dans ces moments-là, il salit tout ce qu'il y a de bon entre nous. Par exemple, il vient de biffer d'un trait de mépris ces derniers mois où l'harmonie régnait. J'en étais même venue à croire que son père en mourant lui avait légué sa douceur, sa capacité d'aimer, qu'il avait fait de lui un homme à son image, plus empathique, plus généreux. Hélas !

Quand je pense à tout ce que je fais pour elle. Je suis patient, généreux, tolérant. Ce n'est jamais suffisant. L'autre jour, elle m'a engueulé parce que c'est le nom de mon ex qui apparaît dans mon passeport comme personne à avertir en cas d'urgence. Elle a le don de m'embêter avec des broutilles, quand tout ce que je veux c'est qu'on me fiche la paix.

C'est comme l'histoire du passeport. Ça fait vingt ans qu'on vit ensemble et c'est encore son nom à elle qui apparaît dans la case « Avertir en cas d'urgence ». M'a-t-il assez traitée d'idiot de m'énerver avec ça ! Comme si c'était sans importance. Moi, je dis que c'est significatif. Il aurait dû essayer de comprendre pourquoi j'étais si bouleversée. Mais c'est au-dessus de lui. Mon erreur est d'en être étonnée et de m'attendre à autre chose de sa part. En fait, il n'y a que ses chats qui trouvent grâce à ses yeux.

Elle n'en a que pour ses besoins qu'elle me jette au visage périodiquement. Pourtant, il y a longtemps qu'elle n'a plus ses règles. C'est quoi maintenant le cycle qu'il faut anticiper ? Et mes besoins à moi, s'en soucie-t-elle ? Sait-elle seulement ce qui me préoccupe, m'angoisse ? Parfois je me demande si je ne reste pas avec elle par lâcheté.

Il est si peu généreux de ses pensées intimes, comment deviner ce qui se cache dans son esprit fermé ? Ce qu'il livre concerne la plupart du temps ce qui est extérieur à lui, à nous. La moindre allusion à notre vie commune le fait grimper d'un ton et resserrer sa bourse. Il entretient, pour une raison qui m'est obscure, l'obsession que je veux le déposséder. Le déposséder de quoi, vingt dieux ? Des avantages que notre union lui apporte ? De l'illusion qu'il est bon compagnon, bon amant ? Le déposséder de la coquille dans laquelle il s'enferme en détestant quiconque cherche à la percer ? Oui, c'est cela, il m'en veut de lui tendre un miroir, périodiquement, dans lequel l'image qui s'y reflète n'est pas celle qu'il veut nourrir de lui-même. Bonjour Narcisse !

C'est comme pour l'histoire du testament de mon père. J'ai osé mentionner, négligemment, que j'aurais aimé savoir s'il m'avait légué quelque chose, ses outils par exemple, quelques livres ou tableaux. Ce que j'ai pu entendre ! Pourquoi aurais-je dû connaître le testament de mon père puisqu'elle ne connaît même pas le mien. Encore une fois, j'ai pris mon trou, me promettant de garder silence et surtout de ne pas lui faire connaître avant l'heure mes dernières volontés qui seront aussi mon dernier mot. Étant plus vieux qu'elle, il y a fort à parier que c'est moi qui l'aurai en premier ce dernier mot.

C'est rare qu'il baisse sa garde et exprime ce qui ressemble à une pensée venue de l'intérieur. Sauf, dirai-je, lorsqu'il décrit la nature, les oiseaux, le cycle des saisons, les habitudes de ses bêtes. Ce sont là des champs où son regard émotif s'élève. Autrement, il grignote le système qui l'a pourtant fort bien nourri, juge sévèrement ceux qui ont eu la générosité de le tolérer, condamne ceux qui osent. Personne n'a raison à ses yeux, sauf ceux qui ont passé l'arme à gauche depuis au moins cinquante ans. Une norme rassurante que ce cinquante ans, quand c'est la distance historique qui détermine la valeur des choses. Pas de risque alors !

Pourquoi cette tendance à rabaisser tout ce qu'elle n'arrive pas à dominer ? Je sais que si je pliais, elle ne trouverait plus d'intérêt en ma compagnie. Elle est là assise dans le fauteuil à côté du mien, parce que je résiste à son scalpel, j'ai la couenne dure, ça la frustre et en même temps ça maintient une certaine tension qui l'inquiète et l'excite.

Je dois dire qu'en matière de culture, il est très fort. C'est inouï tout ce qu'il connaît ! Je ne suis pas dépourvue moi-même, mais j'avoue qu'il m'épate toujours autant. Dommage que son développement affectif ne soit pas aussi achevé.

Elle me reproche mes carences affectives, m'accuse d'inaptitude à comprendre l'autre. Ce qu'elle n'a pas saisi c'est que ce sont là des choses qui ne m'intéressent pas. Je ne veux pas entrer dans cet univers d'interprétations, nécessairement erronées. Il m'est plus agréable de demeurer à la surface des choses, de faire démonstration de ce que je maîtrise bien et abstraction de ce qui m'est piège. Et je ne changerai pas.

Il ne changera pas. C'est certain. Je m'obstine depuis le jour Un à croire le contraire, et voilà vingt ans que ça dure. Il ne changera pas. Mais je ne changerai pas non plus. Je continuerai de croire que tant qu'il y a de la vie...

Elle va continuer d'attaquer mes bases. Elle va poursuivre son œuvre têtue d'érosion de mes gardes, elle va menacer de me quitter, de démanteler

notre univers matériel auquel nous tenons tous les deux. Mais je vais continuer de me braquer contre ses assauts, en lui opposant un front dont la résistance l'amuse au fond. Elle sera encore là demain, c'est ce qui m'importe.

De quoi demain sera-t-il fait quand aujourd'hui est à ce point menaçant ? Je voudrais tant être rassurée. Savoir qu'il n'aime que moi, que sa vie serait vidée de tout si je le quittais. Me donner un peu de tranquillité d'esprit ? Pffft ! N'y pense même pas. Il y a pourtant ces petits moments brefs où je le tiens dans mes bras, au petit matin, alors qu'il est sans défense. Ce sont ces moments-là qui rendent amnésique. Comme lorsqu'après m'avoir bien fait râler, il redevient tout doux et cherche dans ses maigres archives ce qui pourrait me faire plaisir.

Tiens un chocolat, tu as ce soir droit à une pâtisserie.

Tu n'as pas remarqué que je suis à la diète depuis trois mois ? Étonne-moi encore un peu !

Jeanne

C'est agaçant de l'entendre parler autant sans qu'il s'aperçoive qu'on est las de l'écouter. Ça fait au moins vingt minutes qu'il monologue sans y être encouragé. Ne voit-il pas le bâillement d'Antoinette, la somnolence d'Albert ? Comment lui signifier qu'il en fait trop ? La table est longue, le bout effilé de ma chaussure n'atteindrait pas son mollet. Il ne serait pas convenable que je lui lance des boulettes de pain. Je tousse. Il continue de pérorer, se trouve beau, se trouve grand, éloquent. Quelques têtes acquiescent par habitude. Jeanne dessert, aspire les miettes sur la nappe, replace les couverts, rajoute des serviettes, passe le plateau de fromages. On n'en est qu'aux fromages ! Pendant combien de temps faudra-t-il encore supporter cet étalage de connaissances ? Étalage qui serait agréable à doses mégahoméopathiques. Antoinette se lève, titube, cherche les toilettes. Albert se réveille, la regarde, attentif, inquiet. Paul recule sa chaise, Éléonore décroise les jambes. Et lui continue son exposé libre sur « le courant pittoresque qui a marqué l'architecture des villas du XIX^e siècle sur le promontoire de Sillery. » Jeanne change les assiettes, apporte les petites charlottes individuelles, mignonnes comme tout ! Elle débouche le mousseux sans un bruit, le verse aux invités somnolents, à l'hôte jacasseur. Personne sauf lui ne touche au dessert, il en redemande même. Ce qu'il dit n'est pas inintéressant, encore faudrait-il retirer les « voilà » et les « n'est-ce pas » en fin de phrases. Que resterait-il ? Moins que ce qu'on entend, davantage que ce qu'on retient.

Les tentures sont élimées, cela paraît-il que nous sommes en difficulté ? Pourtant, nous tenons bien notre rang. Le dîner était parfait, les vins nobles, l'argenterie frottée, la porcelaine ancienne, le cristal de belle façon. Les meubles auraient besoin de ponçage, mais ils sont beaux. On passe au salon. Il se tait enfin. Jeanne sert le café, le thé, la tisane, les petits fours, les fines à l'eau. Il fouille le tas de margotins et, coude sur le manteau de la cheminée, ballon bien en main, il remet ça. On regarde sa montre, attendant la minute où il sera convenable de se retirer. Ils se lèvent presque tous en même temps. Charmant. Délicieux. On se téléphone. La prochaine fois, on vous reçoit à la campagne, très simplement, vraiment. Les fourrures retrouvent leurs épaules propriétaires, les talons claquent sur les dalles du hall, la grille d'ascenseur glisse et la cage descend sur ses câbles. Il se tait une ou deux minutes, pas davantage, et poursuit son exposé, me suivant d'une pièce à l'autre. Je vais lui dire de se taire, qu'il s'est couvert de ridicule, qu'il ne devra plus jamais monopoliser l'attention de la sorte, que s'il s'obstine, un malheur va se produire, que je suis à bout, que voilà dix ans que j'endure ce minable spectacle, celui d'un homme désœuvré qui n'a que ses dîners mondains pour se faire entendre, qu'il devrait se porter candidat aux prochaines législatives et nous foutre la paix.

Un bruit lourd, mou me fait pivoter sur les talons. Jean-Louis est affalé sur le tapis chinois, de rouge il est en train de virer au violet. Jeanne me regarde, appuyée au chambranle de la porte, un léger, très léger sourire aux lèvres.

« Ma charlotte, c'est son péché mignon ! »

Alice

La saison des pluies s'achève. Les manguiers ont peu donné cette année. Les chiens jaunes errent, mâchouillent quelque bout de carton.

Chaleur sèche qui râpe les narines.

Zoé et Clara vont à l'école du village, seules petites filles blanches et blondes. Ça se passe mal. Elles sont une curiosité, on veut toucher leurs longs cheveux lisses, leur peau nacrée. Elles s'énervent, ne veulent plus aller chez les sœurs, supplient qu'on les laisse à la maison avec Christophe, le boy qui sent bon, avec Munka, le cuisinier champion des madeleines. Papa ne veut pas. Vous devez apprendre comme tous les enfants de votre âge. Allez, debout, chocolat et tartines vous attendent.

Elles traînent leurs pieds nus sur les tomettes du couloir, se débarbouillent en maugréant, font une toilette de chat. On aurait mieux fait de rester avec Maman, elle nous laisse faire ce qu'on veut, elle.

Les jours s'enfilent un à un, se tendent parfois à la limite de la cassure. Les petites filles boudent, Papa rigole, Christophe et Munka se taisent, discrets.

Un soir, à la porte de l'école Papa dit J'ai une surprise ! Elles accourent. C'est quoi, c'est quoi ? Je vous présente Alice. Alice voici mes filles Clara l'aînée, Zoé la petite. J'suis grande ! Zut, on croyait que ce serait le Père Noël ! Alice va devenir votre nouvelle maman. Ah ?

Elles se jurent de lui faire la vie dure. T'as vu ses yeux de chien malade ? Et ses grands pieds de tortue ? Et ses genoux qui se touchent ? Elle est moins belle que Maman, c'est certain. Maman, je m'ennuie d'elle, je veux la voir ! Les petites tombent l'une sur l'autre, mouillées de larmes, grises d'une colère triste.

Le repas est prêt ! T'en...entends sa...a voix de so...rcière ? hoquète Zoé. Pfft, elle parle du nez, chuchote Clara. Papa prend sa grosse voix. Plus le choix. Elles se glissent sur leur chaise, ébouriffées, les mains sales. Allez vous laver les mains, dit Papa. Je vous ai préparé un poulet aux arachides, dit Alice. Ouache ! C'est dégueu, jamais Maman ne nous a fait ça. Allons, les filles, ne parlez pas comme ça, goûtez d'abord, c'est très bon.

Opération sabotage réussie. Les petites se vomissent les tripes l'une sur l'autre, Papa est penaud, Alice multiplie les efforts de séduction Je vais finir par les avoir les petites capricieuses !

Quand Papa est en voyage, il arrive qu'elles aient congé d'école. Allons voir les girafes à Tillabéry. Nous, on veut aller en pirogue voir les iguanes. Allons voir les iguanes alors, n'empêche que les girafes c'est plus joli. Alice cède presque toujours. Clara fait un clin d'œil à sa sœur Got her one more time ! Alice ne parle pas anglais.

C'est l'anniversaire de Zoé. Papa et Alice donnent une jolie fête. Des amies de l'école viennent endimanchées, des nœuds dans les cheveux, des cadeaux enrubannés. Clara fait la grande, bouscule les petites. Toi ici, toi là, c'est quoi ton cadeau ? Prends un bonbon.

Zoé fait la pimbêche. C'est quoi ton cadeau ? J'aime pas ça, tu peux le rapporter, j'en veux pas.

Papa se fâche, tire l'oreille de sa fille qui crie méchant, méchant, je t'aime pas, je veux ma Maman. Alice s'avance pour consoler l'enfant. C'est pas toi ma mère, je te déteste, je te déteste.

La fête est ruinée, les amies partent sans trop s'en faire, les petites filles blanches sont très gâtées. Zoé est punie, Clara s'ennuie, Alice est découragée, Papa la console. Là, là, ce sont des enfants un peu bouleversées, avec le temps ça ira, tu verras.

Les jours s'enfilent un à un, se tendent parfois jusqu'à la cassure.

On fait comme si, on fait comme ça. Alice redouble d'ardeur, les petites jouent les profiteuses, Papa pense que tout va bien. J'ai refait une famille ! Christophe et Munka se taisent, discrets.

On revient au pays. Maman veut reprendre ses petites-devenues-grandes. Elles m'ont tellement manqué, pense donc six ans sans les voir. T'avais qu'à venir, je t'offrais le billet, quand tu voulais. Et ma vie ici, avec mes autres poussins, quatre, pouvais pas les laisser là, qu'est-ce que tu crois ?

Les filles reprennent le temps perdu loin de Maman, oublient l'anniversaire d'Alice, n'appellent pas à Noël, viennent faire un tour rapide pendant les fêtes de fin d'année, histoire de recevoir leurs étrennes. Papa assiste aux remises de

diplôme avec Maman, sans Alice qu'on n'invite pas aux réunions de famille. Elles ont des bébés qu'elles refusent de partager. C'est pas toi leur grand-mère.

Les années s'enfilent jusqu'à la cassure.

Papa est de plus en plus absent, il a affaire ailleurs. Alice est trop seule, elle retourne dans son pays. Je pars quelques semaines seulement, après on verra. Pas de nouvelles de Papa. Les filles et leurs nombreux bébés n'existent plus.

Alice vit entre sa mère qui pile le millet, son petit frère encore aux études et son boulot de nounou pour gosses de riches, deux petites filles, 8 et 9 ans, un peu perdues, les parents se sont séparés il y a six mois seulement.

Ailleurs

Là, là, c'est là que je suis.
Plus ici.

Parce que là est loin de la petite vie d'ici,
des travaux du mardi,
des courses du jeudi,
de la visite du dimanche.

Je suis là où s'éploient les ergs de sable roux,
les eaux au goût de sel,
les loups au pelage rêche,
hou, hou, hou !

J'ai fini de faire le tour d'ici,
de le pétrir jusqu'à la transparence.

Ici ne m'étonne plus,
tandis que là me traverse de mille élans qui aboutiront peut-être.
Je veux être là
pour saisir la parcelle d'autre chose qui m'attend,
je le sens,
ce sera différent de ce que j'ai ici.

Je ne renie pas ici,
qu'on me comprenne bien,
mais là est tellement... tellement...
comment dire ?
Tellement là,
presque un ailleurs, mais pas tout à fait,
pas encore un véritable ailleurs.
Plutôt un là intime,
proche et en même temps très éloigné d'ici,
lent et rapide, triste et tendre.
Un là qui aurait le pouvoir
de me rendre nostalgique de cet ici qu'il ne connaît pas.
Cela n'arrivera pas.
Je suis déjà là,
ne m'attendez pas pour dîner.

Hurlements

C'est pour demain
Rendre les DVD.
Vider le frigo.
Acheter des pantoufles.
Payer les comptes.
Conduire les chiens au chenil.
Ne pas oublier leurs croquettes.
Préparer un baluchon.

C'est pour demain.

Tournée des pièces rangées.

J'entre à 8 heures.
Lucas m'a promis d'être là.
Ne pas oublier mon oreiller.
La liste de médocs qu'on m'a demandée.
Des numéros de téléphone en cas d'urgence.
Lucas a promis d'être là.

Tu es prête ?
J'arrive.
Nerveuse ?
Affolée.
Tout ira bien.
C'est pas grand-chose, qu'ils m'ont dit.
Tout ira très bien.
Lucas me tient la main, ça aide.
Je me déshabille, enfile la jaquette ouverte dans le dos.
Vous devez aussi mettre les chaussettes.
Pas de maquillage, de vernis sur les ongles, de lentilles cornéennes, de prothèses dentaires ?
Êtes-vous à jeun depuis minuit ?

Lucas lit.
J'attends, étendue pour rien.
Je devrais aller marcher dans le couloir.
J'ai oublié mon livre.
C'est malin !

On vient me chercher.

Au revoir Lucas.
À tantôt, je serai là quand tu te réveilleras.
Je m'allonge sur la civière.
J'ai froid.
On me couvre d'un drap réchauffé.
C'est bon !

On me roule dans les couloirs aux plafonds fatigués.
On me passe le bonnet.
Je peux grimper seule sur la table, vous savez ?
Pas réglo, on doit le faire comme ça.
Attention, ça va piquer.

Je descends dans mes songes par étages.
Détente, euphorie, indifférence.
Vous sentez-vous un peu plus calme ?
Je tâte les alentours d'une plaie pour l'instant indolore.
Ça sent l'iode, l'éther, la lessive, le caoutchouc, la soupe au chou, la savonnette.
Comptez jusqu'à trois.

Réveillez-vous, réveillez-vous, réveillez-vous.
Je hurle.
Pompez, pompez, pompez.
Bougez les jambes.
Respirez à fond.
Je hurle.
Je frémis des narines comme un petit cheval.

La civière roule toute sirène dehors.

Bip bip bip bip bip bip.
On me tire vers le lit aux draps troués.
Cliquetis de tubes, d'aiguilles, d'ampoules, de bassins, de diffuseur qui flanche, de perfusion qui bloque.
Des voix, des pas, des mains s'agitent autour de moi.
De l'équipement qu'on pousse, qu'on branche dans le mur, dans mes narines, dans ma bouche, dans ma vessie.

Le diagnostic n'était pas juste ?
Lucas pleure.
Je hurle, m'étouffe.
Une scie rotative oubliée dans mon ventre.
Je hurle.

On me pique encore.
Je sanglote plus doucement.
Une main rajuste trois tubes.
La douleur, de 1 à 10, se situe où ?
Dix, dix, dix, dix, dix.
Compter les carreaux au plafond.
Ne pas perdre pied.
Ne pas paniquer.
Chairs mutilées, ventre ouvert, coutures dedans dehors.
Je pousse une plainte de veau.
Je tends la main dans le vide.

La voisine râle et ronfle.
Impossible de dormir.
J'ai envie de hurler encore.
Le tube dans ma gorge se coince.
Je sonne.
La douleur, de 1 à 10, se situe où ?
Dix, dix, dix, dix, dix.
Je repars sur une vague de fond.

Lucas est revenu avec des fleurs.
Nina, Alex, Rica, Phaël apportent des chocolats, une crème parfumée, un
livre de E-E.S.
Il fait chaud, trop chaud.
J'ai soif.
On ne peut qu'humecter mes lèvres.

Il paraît qu'il fait beau temps.
Le rideau est tiré.
Un rayon de soleil s'accroche à la porte des w.c.

La voisine est morte cette nuit.
On s'en est aperçu six heures plus tard,
me laissant gisante du côté droit de la mort.

Le nouveau voisin fait des bruits de bouche, il respire haut et sent mauvais.
Il est très mal en point.
On vient à toutes heures le chercher pour des tests.
Impossible de dormir.
Je sonne.
La douleur, de 1 à 10, se situe où ?
Dix, dix...
Je repars sur une vague de fond.

Odeurs de caniveau, de fosses bouchées.
De boyaux meurtris, fouillés, dérangés, pincés, sectionnés, agrafés.
Bruits de bassines qu'on demande, qu'on vide, dont on note le contenu.
Feuilles de bilan accrochées au pied du lit.

Il faut vous lever.
Non !
Vous asseoir dans le fauteuil, trois minutes.
J'ai peur.
Il le faut.

Que fais-tu ?
Me lève, aide-moi, je veux mourir...
DouceMENT, là, là, viens là.
Répétitions jusqu'au congé.

Refaire des listes.
Ceci à 10 heures, cela trois fois par jour.
Rendez-vous dans deux semaines.
Diète liquide, diète solide, pas de grains, pas de noyaux.

Il a neigé ce matin.
Ce matin, il a neigé sur le jardin.
Les oiseaux sont revenus aux mangeoires.
Le feu craque dans le poêle.
Lucas lit tristement.
Ne plus hurler.
C'est fini maintenant.
Fromage, pain, œufs, salade.
On fait le train-train.
Il y aura la chim...
Surtout ne pas prononcer ce mot dans cette maison !
Il y aura les doutes, les craintes, les espoirs.

Vin, jus, céleri, bouillon.
Écrire à Fany.
Recoudre un ourlet.
Préparer les œufs de Pâques.

Faire comme si...
Lait concentré.
Beurre.
Zut la mine a cassé !
Sucre à glacer.

Vanille.
Chocolat.
Les enfants seront contents.
On va cacher les œufs dans le jardin.

Mercredi matin, 7 h 30 min, à jeun depuis minuit.
Pas de maquillage, pas de vernis sur les ongles, pas de bijoux.
Troisième étage à gauche.

Vous verrez, ce ne sera pas long.
Petite entaille là près de l'épaule droite.
On glisse un cathéter dans la veine sous-claviculaire.
On n'aura pas à vous piquer à chaque fois.
Les risques de l'intervention sont bla-bla-bla.
Vous verrez, tout ira bien.

On me roule dans les couloirs aux plafonds fatigués.
On me passe le bonnet.
Je peux grimper seule sur la table, vous savez ?
Pas réglo, on doit le faire comme ça.
Attention, ça va piquer.
Je descends dans mes songes par étages.
Détente, euphorie, indifférence.
Vous sentez-vous un peu plus calme ?

J'entends tout, ne sens rien, c'est commode.
Voilà, tout est beau, un dernier point.
Ça va ?
Je répons d'une voix molle qui appartient à une autre.
Une radio pour voir, oui, oui, bien en place.
On m'a implanté une prise USB.
Rigolo.

On me roule jusqu'à la salle d'observation.
Je surfe sur ma vague, encore un peu.
Lucas est là, Lucas est toujours là, brave Lucas !
Vous l'amenez en héματο ou j'appelle un brancardier ?
Lucas pousse la chaise.
Passez par le tunnel.
Je tiens serrées mes petites affaires.

Premier traitement ?
Bonjour Madame.
Je vais ouvrir le porte-à-cath., mettez le masque.

Vous en avez pour quatre heures.
Je m'ennuie.
J'ai froid.
Je lis un peu, puis m'endors.
Anéantie.
Pourrait pas supporter six mois comme ça.

Je reviens de semaine en semaine.
La même routine.
Vous avez l'air fatigué !
Je suis moulue.
Me traîne.
Dormir jusqu'à ce que les nausées m'éveillent.
Ne rien faire.
Ne rien pouvoir faire.
Ils appellent ça se battre.
Se battre contre quoi ?
Je ne me bats pas, je subis, c'est tout.
Je ne participe même pas.

Rendez-vous la semaine prochaine.
De semaine en semaine.
De mois en mois.
Je n'en peux plus, trop dur.
Et peut-être inutile, finalement.

Je rentre à la maison.
Faire la liste des listes.
Liste des possessions.
Liste des comptes bancaires.
Liste des dons.
Liste des musiques, fleurs, faire-part.
J'ai bien vu comment on fait.
Je saurai, le moment venu.
Est-ce le moment ?

Musique comme ceci.
Fleurs comme cela.
Bougies.
Sortir de la naphthaline la robe de laine écrue.
Celle que portait ma mère.
Quoi d'autre ?
Des lettres qu'il faut écrire d'une plume légère.
Ne pas donner au geste toute sa portée.
Faire comme si.

Ouvrir le porte-à-cath.
Comme je les ai vues le faire.
Tenir la grosse seringue de vétérinaire.
Pousser soixante ccs d'air dans la veine sous-claviculaire.

Qui mène droit au cœur !

Mots misère

Les mots, les vrais se refusent. Il y a quelques phrases bien tournées qui s'alignent à la queue leu leu, mais rien de substantiel, rien de nouveau qui étonne, qui fait la différence, qui vaut la peine de tracer sur le papier autant de signes perdus. Gaspillage ! Elle lit, encore et encore, ajuste une ponctuation, un accord échappé, consulte les banques de mots, cherche la perle, remplace ceci, élimine cela. C'est coincé, sans souffle, trop lisse, trop travaillé, elle déchire tout, recommence, met la musique qui devrait l'inspirer, rature, reprend, mâchouille le bout du crayon.

Elle se déçoit, se déprime, s'affaisse, « je n'y arriverai pas, je n'ai pas de talent, seulement un peu d'habileté, un peu d'entraînement, je ne peux pas à sortir de ma gangue, pour aller ailleurs, loin de moi, vers des univers que d'autres visitent, sans effort, semble-t-il, » où sont les clés, les déclencheurs, le délire, le jus, la matière brute, l'essence, la voix, l'appel, l'amorce, où cela peut-il mener de chercher en vain ce qui n'existe pas ? Elle a beau travailler ponctuellement, s'immerger dans l'acte d'écrire, mais c'est à la relecture que tout s'enfonce dans un néant sans goût, sans magie, terne et stérile.

Elle se donne une tendinite, se déçoit, se déprime, s'affaisse, relit les mots des autres, les Castillon, Delerm, Duras, Yourcenar, Ernaux, Coelho, Schmidt, Roth, Durrell, Miller, va plus loin, chercher dans le fouillis des Philosophes, des Lumières, des Nobélisés. Tout passe devant ses yeux sans laisser de trace, à peine fermé un texte est oublié, rangé dans la bibliothèque dont les planches croulent sous le poids des livres. Il faudrait y voir, tourner les tablettes, en profiter pour enlever les poussières accumulées, depuis le temps qu'on achète le génie, étroit ou ample, en espérant une contamination bénéfique, rien, les mots, les vrais se refusent, seules quelques phrases orphelines se couchent, le temps d'être critiquées, censurées, jetées aux orties.

Il ne lui reste plus qu'à se rouler en boule dans le panier des chiens.

Ostende

Temps gris,
ample solitude sans partage,
vélos rangés, poussettes pliées, croisette vide,
petits gris épicés dans la marmite des revendeurs
qui les offrent encore bouillants malgré le peu de visiteurs.
Parfum d'iode qui se faufile
mer et horizon unis dans l'instant éphémère.

Il inspire à grandes goulées un air à souvenirs. C'était il y a longtemps, à Percé, en automne, quand la montagne tourne au roux. Elle est partie, un matin gris comme celui-ci baigné d'une lumière souffrée. Tout doucement, presque muette, elle a empilé dans ses malles quelques objets naïfs, quelques livres usés. Elle a posé une main triste sur sa joue avant de tirer la porte sans la claquer. Percé s'était du coup vidé de sa substance, Ada n'était plus là. Il aurait voulu avoir le temps de la perdre.

Vent qui balaie le sable blond,
galets froids en toutes saisons.
Mer nuageuse, nordique, sombre,
du faux côté de l'Atlantique.

Ada n'est jamais revenue. Il ne sait pas où elle vit, dans la misère ou dans l'oubli. Ada n'est plus là pour lui dire, d'une voix chuchotée, qu'on ne fait pas les choses comme ça, qu'on ne pose pas le manteau ici, qu'on ne laisse pas le chapeau là. Il s'est renfrogné, n'a plus voulu recevoir ses amis inquiets. Ce n'est que plus tard qu'il est sorti, orphelin d'une part de lui qu'elle avait emportée.

Puis d'autres frôlements passagers,
d'autres embruns
et tous ces lacs où laisser échapper sa peine.
En vain.

Quand son long corps solide avait touché le sien, dans la lumière oblique du jour qui passe, il l'avait crue capable de le sauver. Son message avait été entier, plein de phrases aspirées. Il avait alors cessé de se perdre. Pour un temps.

Plage profonde que la marée vernit d'un élan épanoui.
Avocettes pressées qui piétinent l'écume.
Fauvettes et pouillot qui s'attardent avant les temps de froidure.

Bientôt, ce sera l'heure des lampes dans les villas où l'on s'attarde.

Il revoit sa peau nacrée qui rougissait sous l'effet d'une brise piquante, d'une envie d'intimité. Ses ongles parfaits aux lunules en amande, ses petites mains qu'elle agitait, doigts écartés. Il n'a pas pris le temps de s'habituer à son absence.

Souvenirs d'aubes qui empâtent l'âme,
scènes sans début ni fin qu'il natte et défait, à sa façon.
Mirage de leurs corps enlacés sur le sable mouillé d'autrefois, d'ailleurs.

Ada avait l'effleurement voluptueux. Elle le touchait souvent, pour rien, pour tout. Une outarde sur les battures, l'asclépiade qui se fane, le lin frais de la nappe sur laquelle attendait leur goûter. À chaque fois, son geste le laissait pantois, comme s'il était le dernier. Jusqu'au dernier, lorsqu'elle a posé une main triste sur sa joue avant de tirer la porte sans la claquer.

Mer du Nord qu'il apprend sans elle,
pays de cocagne aux chairs parfumées,
autans furieux qui l'auraient grisée.
Horizon ratatiné par l'égarement.

Ada aurait compris ce qu'il allait faire maintenant. Elle lui aurait souri lentement, sans prononcer un mot. Peut-être une ultime main triste sur sa joue. Elle aurait suivi des yeux sa silhouette dénudée, jusqu'à ce que l'onde épaisse l'engloutisse. Puis, elle aurait cueilli d'un geste las les vêtements pliés sur le sable, sans les secouer, y aurait enfoui son visage mouillé.

La voix

Depuis la fracture qui l'a brisé en plein milieu,
une voix étrangère s'immisce dans ses digues,
s'y installe de longues et lentes secondes.
Il en perd ses signets, oublie ses envols,
cherche la source d'un ramage confus,
vouvoie l'intruse surgie d'ailleurs

« Vous arrivez d'ailleurs, vous envahissez mes heures »

Il finit par comprendre que la voix vient de lui,

Quand il parle ou qu'il tente de le faire,
la voix poursuit sa phrase comme si de rien n'était,
comme s'il y avait des liens possibles,
entre l'inconnue née d'une fracture
et ce qu'il reste de lui, anéanti, inquiet.

Pour l'amadouer, celle-là qui erre et se perd,
il lui donne des noms rassurants :
babil, frou-frou, chuchotement !
L'ambiance se met à changer,
les sons s'harmonisent, à peu près.
Pendant de courts instants, on se comprend, dirait-on.

Mais cela ne dure pas bien longtemps.
L'autre redevient envahissante, le harcèle, le dérange.
Elle s'immisce dans ses abris, fouille ses recoins, écarte pans et parois
tant et si bien qu'il ne reste à la fin que tassement et magma.

La cadence est rompue, le vide occupe les creux,
un bourdonnement plat pousse aujourd'hui vers demain.
Où est la fêlure que pourtant il ressent, qu'il touche du doigt ?

Quand enfin il devient muet, l'autre reste sans voix.

Bruant du soir

Main tendue sur l'espace vidé de son souffle.
Tranchant de la lame qui s'offre à mesure qu'avance le bras
pour ouvrir des veines devenues inutiles.

La vie ne gicle pas encore,
elle se tapit le long des parois hostiles.

Le doigt insiste,
appuie un peu plus fortement sur la pointe de l'outil,
jusqu'à faire plier la peau qui résiste.
L'effort est là, pourtant !

Le moment est déjà ailleurs, pour plus tard.
La vie s'incruste.

Un bruant siffle depuis le sous-bois
allégé de ses feuilles devenues rousses.
Il partira lui aussi.
Les lieux se déserreront des mille musiques de septembre.

Et quand le silence sera enfin complet,
la peau se fêlera, là où les veines bleussent.

Qu'arrivera-t-il quand les jus auront fini de maculer la moquette chinoise ?
Quand les membres seront tièdes, puis raides ?
Que fera-t-on d'elle une fois muette ?

Une fois vidé,
l'espace qu'elle occupait paraîtra si humble,
presque insignifiant,
temporaire.
Ils auront tôt fait de le combler de mille autres gestes plus vifs.

Elle aura glissé dans son temps de vie
sans y laisser d'empreintes ni de forces
qui n'aient été qu'éphémères.

Malgré sa longue vie
qui l'a portée de néant en non-être.

Le bruant ne chantera plus sa phrase têtue « Cache ton cul Frédérique... »
Les feuilles bronzées seront sur le point de se fondre à l'humus
avant que le gel ne les rende cassantes.

La neige déploiera ses millions de flocons anonymes sur sa sépulture
qu'aucune trace de pas ne froissera plus.

Peut-être, en fait, quelques pattes de mésange
fouleront-elles sans le savoir l'édredon glacé
qui l'aura rendue à l'oubli.

Et le temps se déplacera lentement
vers d'autres mains tendues sur l'espace vidé de son souffle.

Décadence

Je suis mort hier matin, vers deux heures, il faisait froid.
Mon agonie, fade, sans gloire, aura duré dix ans.

Celui que vous voyez au coin de la rue,
assis sur un bout de carton, n'est plus qu'un automate.
Il ne souffre plus, ne pense plus, ne digère plus.
Il a dépassé ses derniers retranchements.

J'avais coincé mon baluchon entre mes cuisses pour pas qu'on me le pique.

J'ai été étonné quand l'envers de mes paupières s'est enfin anéanti.
Depuis le temps que je l'imaginai ce moment de glissade languide !

La mort m'a choisi en pleine nuit. Le ciel était fêlé.

Celui à qui vous avez donné hier une obole
l'a mise dans sa bouche une fois mort,
pour payer le prix du passage du Styx.
C'est bien ainsi qu'on doit faire.
On me l'a dit quand j'étais petit.
Quand on me trouvait beau et plein d'avenir.

À partir de maintenant, je ne bougerai plus de la même façon.
Vous vous en rendrez compte par la raideur de ma tenue.
J'aurai l'allure d'un pantin maladroit,
après quelques répétitions je vais m'abonner.
On me l'a dit, je le crois.

Je suis mort dans la nuit d'hier,
sous un ciel fissuré,
une obole dans la bouche,
comme il se doit.

Voyez comme plus rien ne m'atteint.
Je suis là, assis en indien sur mon carton humide,
je ne tends plus la main, je n'ai plus faim.
Je dis bonjour bonsoir vous allez bien à plus tard.
En mécanique bien huilée.
En absent dressé.

Cette carcasse un peu raide que vous croisez,
assise au coin de la rue,
le dos appuyé contre la pierre moite
n'a plus de désir,
ne vous demande plus rien.

Passez, passez, ne vous attardez pas,
n'ayez pas pitié de l'automate loqueteux
qui ne ressent plus rien.

Il est mort dans la nuit d'hier,
gelé jusque loin sous la peau, cette fois pour de bon.

Désertion

Je m'allonge dans l'herbe mouillée,
moulue de fatigue, épuisée d'autant de luttés pour aller vers toi,
vers ta danse compliquée dans laquelle tu me m'inclus pas.

Je m'étends sur le ventre
près de la nuit qui tombe,
dérobant ainsi à ta vue mes seins et mon sexe
pour t'éviter de faire semblant.

Je tombe sur le sol vaseux,
trahie par tes yeux déserts
où je ne peux rien lire qui me concerne,
tes yeux tournés vers d'autres aubes
que je ne vois pas.

Je m'accroupis
au bord du ruisseau,
dans les joncs et les herbes grasses
qui piquent ma peau
et font saigner mes genoux.
Je me cache de plus en plus de toi qui ne me cherches pas.

J'entre dans l'eau au fond mobile,
mes pieds sont déjà couverts de limon,
mes chevilles s'enfoncent,
la boue atteint mes genoux.
Mon corps continue de glisser lentement
dans la matière visqueuse, froide.

Mes épaules sont à fleur d'eau,
puis c'est ma bouche ouverte qui accueille le plancton,
curieux de ce nouvel habitat.
J'avale, j'avale pour alourdir mon corps,
pour faire en sorte qu'il s'enlise plus rapidement.

J'ouvre les yeux une ultime fois,
mes cils clignent au contact de l'eau.
Bientôt la lumière change,
elle devient lourde, jaune, opaque.

Je n'étouffe même pas.
La suffocation,
c'était lorsque j'étais auprès de toi.

Là où je m'en vais règne une paix silencieuse,
en même temps, habitée de mille bruits,
celui des bulles qui éclatent,
des herbes qui ondulent, des sangsues qui sifflent.

Cet univers-ci est riche,
je le vois au premier contact.
Déjà, il modifie sa morphologie
pour que je m'y creuse une niche,
y installe mes petites affaires.

Un rayon poudreux éclate
en mille miettes
de petites lueurs éphémères.
Je suis enfin chez moi.

C'est bien plus que je ce que j'ai reçu de toi.

Désexistence

Parcelles meurtries,
portions réjouies,
petits bouts de peau flattés,
le corps reconnaît ces gestes
qui l'ont apprivoisé,
angoissé ou nourri.

Corps éteint
qui retient ses sucs encore un peu.
La mémoire ne meurt pas
en même temps que le cœur,
les cellules font des réserves
avant de se répandre dans le néant.

Tout est là dans la chair,
dans les fibres osseuses,
dans les muscles fatigués.
Il suffit de lire cette écriture étrange
qui vient de soi,
s'inscrit dans ce qu'on est devenu.

Le corps est un scribe buté.

Je veux connaître les mots qu'il forge
pour les calquer sur la page demeurée vierge pendant longtemps.
Ils se refusent et me résistent,
les mots du corps qui s'ignore.
Ses blessures,
ses jouissances,
ses enchantements,
ses détresses
demeurent terrées dans l'humus tiède de ma chair.

Je n'y ai pas accès.
Comment cela peut-il être ?

Je veux désapprendre à ne pas exister.

Pour en finir avec les enfants

Depuis plusieurs mois, je leur dis que je vais les quitter et que tout sera bien. Non pas comme avant, mais autrement, et bien, surtout pour moi.

Je ne serai plus à leur côté pour leur dicter mes règles, mes imprécations. Ils pourront développer les leurs, bonnes ou mauvaises.

Aussi bonnes ou aussi mauvaises que les miennes, celles que je leur imposais parce que détenais l'autorité en ces temps-là.

Ils n'ont pas compris tout de suite ce que je voulais dire. Ils croyaient à une facétie de ma part. Une de plus.

Quand je me suis mise à perdre du poids, à me raser la tête, à griffer tout ce qui me tombait sous les ongles, à me casser les rotules d'un bruit sec, à ne plus entendre leurs mots inquiets, alors seulement ils se sont demandé si la mère perdait la boule.

Je ne perdais rien d'autre que l'envie d'être sur la même planète qu'eux, de gober leurs mouches de cristal, de continuer la comédie de la filiation exigeante.

Je me suis alors mise à les haïr du fond du cœur, à leur rendre la vie misérable, à leur servir des repas amers, des potions âcres, des radis pourris. Je les rendais malades, ils vomissaient partout dans la maison, je ne nettoyais rien. Qu'ils se débrouillent avec leur déjection !

La puanteur devint si envahissante, que je fis murer la porte de ma chambre. Je ne la quittai plus, j'organisai mon micro-univers à ma façon, sans interruption.

Ils finirent par oublier que j'étais là.

Un matin, de bonne heure, j'entendis les équipes de ménage s'affairer de l'autre côté de mes murs, à remettre à neuf l'espace vidé de moi. Les bruits quotidiens changèrent aussi, ils me semblèrent plus gais, moins bousculés.

Je n'avais aucune notion du temps. Mes cheveux repoussaient gris-blanc, mes ongles n'avaient plus de prise sur les choses, mes rotules en miettes ne m'incommodaient plus, je ne sortais plus du lit. J'évitais de bouger pour empêcher l'odeur rance de mon corps de s'échapper d'entre les draps poisseux.

« Je les ai quittés comme promis. C'est beaucoup mieux ici. »

Sur la plage

Depuis quelques jours, un homme marche sur la plage en même temps que moi, un homme plus âgé le dos courbé, il n'est pourtant pas vieux, mais déjà usé¹.

Il marche d'un pas qui semble vouloir s'ajuster au mien
ni plus rapide, ni plus lent, en parallèle exactement.
Je longe l'écume.
Il longe la dune,
regarde droit devant lui,
le cou cassé à cause de la courbure du dos, de l'affaissement des épaules.
Il porte une casquette molle, un peu trop grande, qui lui tombe sur les
oreilles.
Des cheveux gris affleurent entre la nuque et le col du manteau trop long.
Quel âge peut-il avoir ?
J'ai dit qu'il n'est pas si vieux,
parce que quelque chose dans sa démarche a de l'entrain,
malgré les épaules, le dos, les cheveux gris.
Cela doit être dans son pas,
comme si le bas de son corps appartenait à un autre,
comme si cette partie n'était pas mue par le même moteur.
La longue pointe du col relevé me cache son visage.
Il ne doit pas être beau.
Un peu jaune d'œuf sans doute,
avec un nez sec, des joues avachies, une bouche...
Je ne sais pas,
je n'imagine pas sa bouche,
peut-être n'en a-t-il pas ?
Ses doigts font des pointes dans ses poches,
soulèvent les pans du manteau brun, entre lesquels sortent en cadence des
genoux fléchis
qui se redressent à chaque pas, comme poussés par un ressort.
Petits mouvements qui donnent de la jeunesse à sa démarche.
Genou droit, genou gauche rythmés de même façon.
Rien d'autre ne bouge en lui,
il ne tourne pas la tête dans ma direction,
ne voit pas les fous qui plongent dans les vagues.
Il regarde la mer au loin droit devant,
la côte qui se referme doucement,
les broussailles de la dune agitées par le vent léger.

¹ Lyne Richard, *Le bruit des oranges*, « Littérature d'Amérique », Québec Amérique, Montréal, 2007.

Je ne l'avais jamais aperçu par ici,
pourtant, j'y viens tous les jours
à cette heure-ci,
parce que c'est maintenant que la lumière est la plus belle.

Jadis, j'y venais avec Henri,
nous marchions ainsi pendant longtemps,
moi du côté de l'écume,
lui longeant la dune.
Nous gardions nos pas parallèles,
c'était un jeu muet, convenu.
Il regardait droit devant
sous la visière de sa casquette,
sans jamais tourner la tête vers moi.
Je vérifiais nos latitudes,
de temps en temps,
histoire de m'assurer que nous avançons parallèlement,
que nous arriverions au bout en même temps
et reviendrions sur nos pas ensemble.

Puis, par un jour de brume épaisse,
je l'ai perdu de vue.
Je suis revenue seule à la maison.
Je l'ai attendu, une heure, un jour, un mois, un an.
J'ai repris mes promenades d'après-midi en regardant droit devant.

*Depuis quelques jours, un homme marche sur la plage en même
temps que moi, un homme plus âgé le dos courbé, il n'est
pourtant pas vieux, mais déjà usé.*

Appel sur cel

Le temps hésite entre trois tons de gris.
L'air est bon, mais sans vraie clarté.
Elle enfile ses habits de promenade.
Il faut marcher, pour forcer l'oxygène à entrer dans les yeux.
Tout ce travail à abattre, des textes à traduire, d'autres à corriger !

Elle rentre après une heure, reprend le boulot à la grande table de la salle à manger. L'air frisquet lui a fait du bien.

Allons, cette phrase est maladroite, celle-ci coince.
Les échéances sont serrées.
Traduire, corriger, piocher, poncer, raboter, policer. On devrait être payé au mot qu'on n'écrit pas.
À bas le bavardage !
Ça y est, elle tient le filon, les mots se bousculent à l'écran. Ils sont à leur place, bien rangés. Elle avance. Son cœur bat vite. Bon signe ! Ce qu'elle écrit doit être juste, alors.

Le cellulaire d'Étienne sonne, là-haut, dans son bureau. Elle écoute, d'une oreille qui se veut distraite.

Qui a les clés ? Quel est le numéro de téléphone de monsieur Grenon ? Je vous remercie.

Il ne descend pas lui dire qu'une mauvaise nouvelle est arrivée.

Elle soupçonne, instinctive, devine, ne veut pas que la petite voix intérieure ait raison. Il ne descend pas lui dire que cet appel est un « au secours » de son fils perdu qui nage dans ses jus, dans un studio minable du centre-ville. Il ne descend pas, ne lui dit pas ce que le correspondant a révélé. Il veut la protéger, l'éloigner du drame qui la mine depuis trop longtemps : son enfant en détresse, à l'orée de la mort. Encore une fois.

Qui a téléphoné ?
Mon comptable.
Ah !

Elle se remet au travail, pas tranquille. L'air est lourd.

Qui a téléphoné ?
Mon comptable.
Ah, bon !

Elle quitte sa table de travail. C'est l'heure de la soupe !

Des petits oignons ici, des asperges là, une grillade un peu crue, une salade fraîche, des fromages bien faits, un p'tit rouge pas-mauvais-pour-son-prix. Une bonne conversation.

C'est ton comptable qui a téléphoné ?
Oui, mon comptable.

Elle sait que le comptable n'a pas téléphoné aujourd'hui. Que celle qui a fait sonner le cellulaire est la voisine du studio minable qui a dit que quelque chose de grave est encore arrivé à Tom.

Il le lui cache. Elle se sent parano. Peut-être était-ce le comptable après tout ?

Il se pourrait qu'en cette minute même, son enfant soit si mal en point, tellement abîmé que la mort le guette. Peut-être Étienne souhaite-t-il que Tom disparaisse ? Depuis le temps qu'il leur en fait baver, qu'il les épuise, les tord, les torture, les amadou, leur redonne espoir, pour se laisser ensuite tomber. À chaque fois c'est pareil, depuis tant de temps.

Ils n'en peuvent plus, ni l'un ni l'autre.

Il ne veut pas qu'elle sache qu'une voisine secourable a de nouveau téléphoné, pour demander, de la part du fils perdu, une aide qu'ils refusent désormais de donner.

Michelle ne sait pas si ce qu'elle soupçonne est inventé ou réel. Cette fois, elle ne fera rien pour le préciser.

Elle se remet au travail.

Mais, il se pourrait qu'en cette minute son fils se fasse sur un matelas sans drap, dans ses cache-misère souillés, dans la pénombre d'un jour mal vécu. Michelle ne le sait pas encore parce qu'Étienne ne veut pas lui dire que ce n'est pas son comptable qui a téléphoné.

Il se peut aussi que *Peter Pan* ait été transporté aux urgences de l'hôpital du quartier. Qu'on lui prodigue les soins essentiels, encore une fois, du bout des doigts. Cette fois sera peut-être la dernière, le foie, le pancréas n'auront sans doute pas tenu le coup après autant d'abus.

Votre fils est décédé ce matin, à 6 h 20 min. Nous avons fait tout ce qu'il nous était possible de faire, mais, vous savez, il est étonnant qu'il ait survécu aussi longtemps.

Nous sommes un 6 septembre. Il serait mort exactement trente ans, minute pour minute, après sa naissance.

Michelle n'en sait rien encore, Étienne maintient sa version.

C'est mon comptable qui a téléphoné.

Il a fermé son cellulaire pour ne plus recevoir d'appel de son comptable qui n'a de toute façon que de mauvaises nouvelles à lui apprendre.

Elle se remet au travail. Traduire, corriger, piocher, poncer, raboter, policer. On devrait être payé au mot qu'on n'écrit pas. Elle est distraite, pense au comptable porteur d'informations qu'on ne veut pas connaître.

Peut-être qu'en ce moment Tom se remet d'une cuite carabinée, qu'il se vomit les tripes, se prend la tête, titube jusqu'aux w.-c., s'enfarge dans ses fringues éparpillées, se blesse en tombant, s'écorche la lèvre contre le cadre de la porte, se fracasse la clavicule.

Elle lit la même phrase trois fois, la regarde comme une étrange bestiole sur la page blanche, une bestiole poilue aux yeux globuleux, aux antennes recroquevillées.

Elle se lève.

Tu veux un thé ?

La boisson chaude la calme un peu. Elle étreint la tasse de ses mains inquiètes, aspire la vapeur parfumée de jasmin, avance les lèvres délicatement pour ne pas les brûler sur la porcelaine bouillante.

Elle n'insiste plus, ne demandera plus à Étienne qui a téléphoné, ne cherchera pas dans son cellulaire le registre des appels reçus. Il ne veut pas qu'elle sache. Ou alors, il n'y a rien à savoir, c'est vraiment le comptable qui a téléphoné.

Elle reprend son travail, guette le téléphone qui devrait sonner si son fils était en détresse. Mais alors, pourquoi aurait-on appelé Étienne sur son portable plutôt qu'elle sur le poste fixe ? Parce que le comptable voulait parler à Étienne, voilà tout.

Oui, oui, c'est la raison, suis-je bête avec mes obsessions !

Il se pourrait que son fils soit en ce moment à la bibliothèque Gabrielle-Roy à pitonner l'ordinateur ou à visionner un film ou un épisode de CSI, qu'il soit avec son copain Xavier, qu'il rigole aux derniers gags des *Têtes à claques*, qu'il aille ensuite prendre un café chez Paillard. Oui, cela aussi est possible.

Michelle ne téléphonera pas à Tom qui peut-être en ce moment sort de La Presse internationale avec en mains un magazine sexy.

Elle se remet au travail.

Quel retard ! Jamais je ne pourrai livrer tout ça pour lundi. Étienne, tu veux bien me donner un coup de main avec cette traduction ?

J'arrive.

Brave Étienne !

La sonnette retentit si fort qu'elle sursaute, son cœur palpite, ses mains deviennent moites, ses aisselles humides. Elle va ouvrir. Deux policiers en uniforme, deux géants au visage fixe lui demandent si elle est bien la mère de Tom C.

Miroir

On croit se connaître
à se croiser plusieurs fois par jour dans le miroir,
image inversée de soi-même
où la droite est à gauche, la gauche à droite.
On s'écarte,
on rapetisse,
on se voit en pied ou en gros plan,
selon qu'on interroge une psyché ou un miroir de poche.

On se rapproche,
jusqu'à voir double,
jusqu'à se découvrir un œil au milieu du front.

On étire un peu le cou pour lisser la peau,
on ébouriffe un sourcil,
on essaie un sourire comme ceci ou comme cela.

On pose pour l'observateur qui nous ressemble,
sosie permuté qui pense de l'autre côté du cerveau.

On prend un face-à-main
pour examiner l'envers du décor,
l'autre face de soi,
celle qui appartient aux autres.

L'image rebondit, soubresaute, étonne.
On ne s'imaginait pas aussi affaissé
ou enrobé
ou dégarni.

On fait connaissance, tolérant ou critique, généreux ou désespéré.

La rencontre devient de plus en plus brève,
de plus en plus rare.

On apprend à mettre son rouge à lèvres dans le vide,
à ajuster l'épaule de sa veste devant la vitrine des boutiques,
on se met à porter des chapeaux, des cache-col remontants, des lunettes
de soleil les jours de pluie.

Et on s'amène en promenade,
observer les autres humains
comme si on les voyait pour la dernière fois.

Fougues et secousses

Ils échangent un regard,
cils humides et œil glauque de tant de grisailles assumées.
Pas de fougue ici,
pas de coup au cœur,
rien
seulement un regard éteint,
échangé quelque part.
Pas non plus de secousses frileuses
sur leur peau évanouie.

Ils ont jadis connu de beaux sommets
découpés d'ardeur un peu fiévreuse,
aujourd'hui égarée entre les pages écornées d'un album usé.
Y gisent des photos inconnues qui se sont aimées,
contre butées et déraillements,
contre trappes et attrapes du temps.

Ils échangent un regard,
épuisés des élans anciens.
L'espace se charge du plomb des reproches
qui s'immiscent à travers les bruissements éphémères
des nostalgies amoureuses.
Ce seul regard d'aujourd'hui suffit.
Ils n'iront pas plus loin.

De l'épaisseur opaque des secrets abstenus,
déchirée par la fêlure de miroirs dépolis,
ils plongent dans l'immobilité des envies de retour avortées.
Un temps très court suffit à figer leurs bouches usées,
tranquillement tapies au seuil de l'émoi.

Debout, au coin d'une rue mouillée,
ils attendent muets que s'éveille l'indifférence,
que s'atrophie la soif d'il y a si peu de temps,
et que ne reste finalement que

...l'aspect désolé des cendres grises dans un foyer sans feu².

²Geneviève BRISAC et Agnès Desarthe, *La double vie de Virginia Woolf*, Paris, Éditions de l'Olivier, 2004, coll. Points.

Au théâtre du Seuil

C'est une carcasse à multiples parois.
Elle abrite une bête démente.
Le monde est une salle de spectacle.
On entre, on regarde, on sort, a dit Démocrite.
L'imposante structure est une création de l'esprit.
Le décor aux revers fissurés, lézardés, vermoulus cache des profondeurs
abyssales où l'âme se cherche et se perd, se fouille et s'acharne dans un temps
imprécis, liquéfié.

On gratte les chapiteaux, on ponce les faux murs.
Les débris s'accumulent, s'amoncellent.
De nouveaux enduits recouvrent les surfaces qu'on décapera aussi, plus
tard, ajoutant à l'épaisseur déjà dense de l'histoire ancienne.

La pièce se refait une beauté comme si de rien n'était.
Les répliques fusent, les pas s'accordent, côté cour, côté jardin.

Mais la bête attend le trou de mémoire, le blanc du souffleur pour que
trébuche encore une fois le fol espoir de vivre vrai.

Paroles falsifiées d'évocations qui se voulaient aimables.
Elles n'étaient finalement que lourdes et têtues.

C'est une carcasse à multiples parois.
La bête tapie y piaffe d'impatience.

On le comprendra seulement au baisser du rideau, quand les feux seront
éteints, quand les comédiens auront disparu par la petite porte d'en arrière.

Réminiscences

Tu n'es pas revenue ici depuis trois ans ou peut-être est-ce quatre ? Le paysage a vieilli. Les cèdres de la haie ont séché, le vieux tracteur rouille sur place, le potager est envahi d'herbes folles, les dalles du trottoir sont déchaussées. Il t'a priée de venir au plus vite, il a insisté. Tu disais que tu n'avais ni le temps ni l'envie de lui rendre visite. Il t'a dit au téléphone craindre une attaque imminente, ne pas vouloir partir sans t'avoir revue. Tu t'es sentie coincée, contrariée, obligée de faire ce voyage qui serait désagréable, évidemment.

Les parfums de terre détrempée reviennent te prendre comme autrefois. Tu gares ta voiture à la place qui était tienne jadis, à côté du camion qui a perdu un pare-chocs. Tu hésites à poser le pied sur le gravier. Tu t'étais échinée à ratisser une tonne de cailloux gris numéro six sur le plat du terrain, en avais chopé une lombalgie. « Tu n'avais qu'à faire venir Picard, avec sa pelle mécanique il aurait fait ça en deux temps trois mouvements. Tu veux toujours trop en faire et après il faut t'entendre gémir. »

Tu passais des jours et des jours, ton vieux tablier de jardinière tombant sur tes hanches, à pousser la brouette remplie de compost. Accroupie au-dessus des plates-bandes, tu repiquais une à une les plantules produites pendant l'hiver dans la petite serre juxtant la maison où tu croyais vivre avec l'homme de ta vie.

Les parfums de terre détrempée se fauillent dans tes narines dilatées, te pompent le cœur. Clarke, votre vie que tu croyais blindée, son épaule carrée excitante, sa peau rouannée qui sentait le cuir, ses mains maladroites qui te cherchaient, t'empêchaient de t'endormir aussitôt au lit, te racontaient des histoires d'amours bousculées.

Tu t'appelles Marie. Tu es immobile, la hanche appuyée à ta voiture, comme à un rempart. Rien ne bouge dans la grande maison défraîchie, aucune musique à plein régime ne s'échappe des fenêtres ouvertes de la véranda comme autrefois. Les chiens n'ont pas réagi à ton arrivée, tu ne les entends pas sauter contre la porte qu'il fallait ouvrir dare-dare avant qu'ils ne la rabotent de leurs griffes. Immobile. L'air moite est immobile. L'orage viendra avant la tombée du jour. Des nuages sombres étêtent les montagnes. « On s'obstine à habiter ici à cause des couchers de soleil sur les Basses-Laurentides, n'en connais pas de plus beaux nulle part au monde, hein Marie ? »

Tu avances lentement, poses méthodiquement le pied sur chaque dalle. Rien ne bouge. « Clarke ? C'est moi. » Pas le moindre mouvement. Tu as gardé la clé, quelque part au fond de la caverne qui te sert de sac à main. Tu montes

trois marches, notes que la deuxième est pourrie, que la dernière grince. Tu appuies sur le bouton de sonnette qui demeure muette. Tu frappes doucement, puis plus fort.

Quand la neige s'accumulait sur la toiture, son poids faisait bouger le cadre de la porte, le pêne s'engageait mal dans la gâche, il devenait impossible de verrouiller. On savait que le printemps n'était pas loin quand le mécanisme reprenait sa place.

Tu tournes la poignée, pousses la porte « Clarke ? Je suis là », secoues tes chaussures mouillées sur le tapis qui a connu les boues de bien des saisons, accroches ton imper dans la petite penderie bourrée de vêtements qui sentent le remugle. Les chiens ne sont pas là, de la vaisselle sale traîne sur le comptoir, des vêtements froissés sont dispersés. Tu es plus embêtée qu'inquiète « Que lui est-il encore arrivé à celui-là ? » Tu n'as pas envie de le découvrir foudroyé par une attaque, inanimé, mort ou baignant dans ses humeurs. Tu n'as plus de temps à perdre pour lui. Déjà, venir ici te prend toute ta journée.

Tu vas au salon. « Oh, là, là, il a caché le foyer avec un écran télé géant, le connard ! On l'avait construit pierre à pierre le foyer, suant sang et eau. » Furieuse, tu inspectes la chambre à coucher, la salle de bain. Tu reviens sur tes pas. De plus en plus nerveuse, tu descends à l'étage inférieur où règne la plus totale anarchie. « Clarke, mais où es-tu, bon sang ? » Tu ouvres les placards, fouilles la cave, remontes. Vide, la maison est vide comme lui, comme il l'était devenu.

Tu enfiles ton manteau, cours sur la pelouse molle de trop de pluie, fais le tour de la propriété, inspectes le hangar, vas jusqu'à l'étang, fouilles du regard les broussailles, appelles les chiens. Rien ne bouge, pas même le vent dans les feuilles.

Il aimait jouer à cache-cache aux moments les moins opportuns, lorsque tu étais pressée de partir ou énervée par quelques affaires. Vous finissiez par vous chamailler, par bouder, chacun enfermé dans sa rancune.

« Arrête ça Clarke, tout de suite, tu m'entends ? » tu hurles si fort que ta gorge brûle. Tu reviens vers la maison pour une inspection ultime avant de partir pour la dernière fois.

Tu perçois un bruit, un cri de souris ou un rire d'enfant. Étonnée, tu te diriges vers le salon. Depuis le seuil, tu observes, incrédule, l'écran géant sur lequel tu te vois sortir de voiture, hésiter à la porte de la maison, accrocher ton imper dans le placard, passer en revue chaque pièce, appeler « Clarke, où es-

tu ? », ouvrir armoires et penderies, courir dans le jardin... en même temps, le rire de souris s'amplifie, augmente, crève l'air...

Tu t'appelles Marie, tu te laisses tomber dans un fauteuil, celui que tu préférerais parce que tu pouvais en incliner le dossier, reposer ton dos, allonger tes jambes, poser ton ordi sur tes genoux et y passer des heures. Heures d'écriture, de lecture, de méditation sur un thème choisi.

« Où est Clarke ? Qu'essaie-t-il de faire, de me dire. Pourquoi m'épier de la sorte ? Cherche-t-il à me faire peur ou à jouer des tours ? Où sont les chiens ? » Tu parcours la pièce du regard, cherches des indices qui expliqueraient ce que cette comédie signifie, pendant que la vidéo défile en boucle sur l'écran géant obscène.

Tu n'as plus rien à faire ici, ce n'est plus ta maison, tu n'es pas responsable de Clarke ni des chiens. Tu vas partir. Tu n'aurais pas dû céder à sa demande, revenir dans cette maison tant aimée, revivre la rupture. Tu vas fermer la télé et partir. « Devrais-je verrouiller ? » Non, tu vas tout laisser en l'état. Tu sors sans te retourner. Marche rapidement vers ta voiture, monte à bord, mets le contact !

Le vieux camion qui a perdu un pare-chocs n'est plus là. Tu t'apprêtais à embrayer en marche arrière. Maintenant, tu hésites. Le malaise s'amplifie. Tu n'es plus certaine de pouvoir partir sans chercher à comprendre ce qui se passe. « Devrais-je attendre que Clarke revienne ? » Devrais-tu demander conseil à quelqu'un, t'informer auprès des voisins qui, même si éloignés, auraient peut-être vu quelque chose ? Et qu'auraient-ils pu voir ? Le vieux camion descendre le chemin forestier vers la route rurale ? Qu'y a-t-il d'étrange à cela ? On ne remarque pas ce qui est familier. Et puis, dans ce coin de pays, les voisins ne se parlent pas. Ils sont trop méfiants, surtout des gens de la ville qui s'installent à la campagne pour jouer la grande scène du retour à la nature.

Tu t'appelles Marie, tu es désarçonnée.

Tu restes là, la main sur la commande de vitesse, le pied sur la pédale de frein, la bouche entrouverte. Pars, va-t'en, tu n'as rien à faire ici. Tu vérifies l'écran du cellulaire, pas de message. « Je devrais composer le 911 ! » Pour dire quoi ? Que ton ex s'est bien foutu de toi ? Ça sent mauvais, va-t'en au plus vite. Tout ceci a assez duré.

Tu embrayes en marche arrière, sors du stationnement, recules dans le chemin forestier. Soudain, tu sens, plus que tu n'entends, un bruit de moteur qui s'emballe. Inquiète, tu cherches à comprendre ce qui se passe. Puis, tu le vois venir dans les rétroviseurs, débouler la grande côte qui traverse la montagne,

foncer vers toi à toute allure, le vieux camion qui a perdu un pare-chocs. Tu n'as pas le temps de réagir, pas de place pour dégager la voie. Un cri sourd t'échappe, tu croises les deux bras devant ton visage, comme on t'a dit de le faire en pareille situation. Puis c'est l'incroyable choc, métal contre métal, pétarade, odeurs d'huile qui chauffe, chuintements de boyaux.

Tu ne te sens pas concernée par ce qui arrive, tu ne souffres pas encore. Tu entends seulement un bruit de roulement, de moteur ou de roue qui tourne à vide. Tu essaies de remuer les jambes, c'est alors que la douleur surgit, comme si on plantait un couteau effilé dans le bas de ton dos. Tu veux crier. Muette. Puis c'est le noir absolu.

J'entends une voix qui appelle quelqu'un dont le nom n'évoque rien. Un visage flou est penché sur moi. Une main brusque tient ouverte ma paupière. La lumière me brûle la cornée sèche. Des gouttes la lubrifient, comme si on avait deviné mon malaise. Répétition pour l'autre œil. La voix continue. C'est peut-être moi qu'on appelle ? Marie, je m'appelle Marie ?

Quand je reprends tout à fait connaissance, on me dit que trois jours se sont écoulés depuis l'accident dont je ne me souviens pas. Je suis branchée d'un peu partout, coincée dans un carcan qui m'immobilise la tête et les épaules. « Multiples fractures, vertèbres, clavicule gauche, malléole droite, plusieurs contusions, vous avez perdu beaucoup de sang. La chirurgie s'est déroulée aussi bien que possible. Le médecin va passer vous voir ce matin. »

L'infirmière s'éloigne du lit, emportant dans un contenant jaune les tubes usagés, les seringues sales, les pansements souillés, un peu de moi écoulé par quelque boyau ou cicatrice mal fermée. Je gis, immobile, engourdie par les calmants, indifférente à ce qui m'arrive, abandonnée à ce qu'on voudra bien faire de moi dans cet hôpital dont on ne m'a pas dit le nom. Je ne suis plus inquiète.

Il y a du bruit. Je ne sais en identifier la source. Suis-je seule dans la chambre ? Petit à petit je reconnais quelques notes : moniteurs, pistons, air poussé, pompes branchées quelque part en moi. Je veux demeurer ainsi. Que l'on continue à s'occuper de moi, à prendre ma tension aux heures, à me laver le matin, à me nourrir sans que j'aie à faire l'effort de digérer.

Tu t'appelles Marie, tu as oublié ce que fut ta vie. Les mois ont défilé sans que tu y prennes part. On t'a raconté que Clarke est mort sur le coup. Rien n'a

bougé au fond de tes prunelles, comme si tu ne savais pas de qui il s'agit. On t'a montré des photos. Ta mémoire est figée comme tes jambes, ton torse, ton cou. L'enquête piétine à cause de ton silence. Tu lis, c'est tout ce que tu sais faire dorénavant. Tu ne retiens rien de tes lectures éclectiques. Il suffit qu'on t'apporte n'importe quoi, même le bottin téléphonique t'occupe. Pour le reste, c'est l'affaire d'une armée d'aides-soignantes à ton chevet, jour après jour.

Les spécialistes ne peuvent expliquer ce qui te garde ainsi enfermée, ailleurs. J'en suis venue à me demander si tu le fais exprès, si tu t'obstines à demeurer dans un état végétatif pour te soustraire à tout, pour te venger. Mais de qui, de quoi ?

Je m'appelle Marie. J'ai passé mon tablier de jardinière, poussé la brouette remplie de compost. Accroupie au-dessus des plates-bandes, je repique une à une les plantules produites pendant l'hiver dans la petite serre jouxtant la maison où je vis avec l'homme de ma vie.

J'emporterai...

... dans les bois où t'attendre les bruissements, gazouillis et murmures des feuilles, des mésanges et des rus. Je viendrai à toi ainsi chargée de ces mille parfums que tu aimes... que tu dis aimer, jusqu'à ce que la ville te reprenne et t'éloigne de moi. Cela aussi m'écloupe.

Je viendrai pieds nus, des mousses douces collées aux chevilles, quelques brindilles mêlées à mes cheveux nattés. J'emporterai l'odeur du feu de bois dans laquelle nous nous sommes si souvent fondus de contentement tranquille.

Rien de tout cela n'existe dans cette ville où tu erres, en quête de quelques choses déconcertantes.

Tristes et vaines explorations lorsqu'on a déjà une forêt où l'aimée nous attend !

Et si tu ne viens pas, si les rues encombrées te happent jusqu'à trop tard, je m'allongerai sur un tapis de feuilles sèches et m'endormirai en plein centre d'une ville dont je ne sens plus battre le cœur.

Le nom oublié

Chaque fois qu'il faisait l'appel en classe,
en attendant qu'il prononce mon nom,
je m'imaginai sur le point d'être invité
à faire des gestes audacieux devant mes camarades.

Je me trouvais chanceux d'être en fin d'alphabet
et d'avoir ainsi le temps de composer ma prestation.
Il m'arrivait d'inventer une tirade essoufflante
que je déclamerais avec fougue,
ou alors un bref poème à chuchoter.

Il m'arrivait aussi de composer
quelques pas de petit rat
sur une scène d'opéra prestigieux,
Milan, Moscou, New York.

On en était à la lettre P.
J'avais encore le temps de me transformer en lutin ou en lapin,
de m'exercer à faire sortir d'un chapeau mille foulards colorés.

Quand enfin vint la lettre « S »,
il passa tout droit sans me nommer.
J'en reçus un coup au cœur d'être ignoré de la sorte.

J'ouvris mon cahier de lectures illustrées, à la page où on racontait un
sentier fleuri menant à une cabane rieuse.

Je pris mon cartable sous le bras, on m'attendait dans la jolie maison tout
au bout du sentier fleuri.

Courte quête

Kaki est à l'arrêt. Une perdrix ou une place chaude l'hypnotise. Raide comme une barre, pattes avant décalées, elle fixe sa proie, sans un moindre mouvement qui révélerait sa présence. Je réagis sous peine de supporter son regard méprisant, relâche le cran d'arrêt, mets en joue et tire. La volaille s'envole, Kaki tourne lentement la tête vers moi, oreilles dressées, œil vitré. Je ne suis pas à la hauteur de son talent de chienne de fine quête. J'avance, tête haute, sur le sentier boueux.

P. est parti devant. Je l'ai pourtant averti « à la chasse on reste ensemble, question de sécurité. » Comme d'hab., il a filé, sans ne se soucier de rien. Les règles, les conseils, il s'en tape. Pas même foutu de mettre sa veste de protection, comme si on était les seuls chasseurs à arpenter les sentiers ! C'est ainsi qu'il vit sa vie. Une petite vie de pas grand-chose.

Kaki s'agite autour d'un bosquet d'aulnes. Peut-être ai-je bien visé la perdrix, finalement ? Ou encore est-ce toujours une place chaude ? Elle s'énerve maintenant. Kaki est une chienne éloquente. Elle arrive à exprimer une large gamme de sentiments : la faim, l'envie de promenade, le besoin de câlin, l'inquiétude, l'élan du chasseur. Je la comprends bien, après toutes ces années de vie commune !

Dix ans ou est-ce onze, voire douze ?

Je m'approche. Elle gémit, gratte, renifle, hoquète. J'avance dans les hautes herbes qui griffent mes bottes. Puis je le vois ! Mon fils est recroquevillé sur le flanc, sa tête a pris un angle étrange, des bouillons de sang giclent de son cou, s'épandent sur la mousse humide.

Je m'assieds sur une pierre lisse au bord du ruisseau, bruyant aujourd'hui. Kaki se déplace en lacet entre le bosquet d'aulnes et la berge. J'allume une cigarette, prenant tout mon temps. Son parfum épicé me racle la gorge. J'expulse la fumée tiède par les narines. Je ne ferai rien pour le sauver. J'ai tiré, visant un oiseau. Il va mourir, en finir de cette vie qu'il manipule comme une marionnette.

Mon fils râle dans le bosquet d'aulnes, pendant que j'écrase un mégot.
« Pourvu qu'il n'y mette pas trop de temps, le fond de l'air devient frais ! »

Le soleil est bas. C'est une belle saison et une belle heure pour mourir. Je jette un œil oblique du côté des petits bruits de poumons qui peinent à pomper

l'air. Il en est à ses dernières minutes, à cette étape qu'il a tant de fois appelée, tant de fois courtisée, sans réussir à la franchir. Il n'avait pas le génie de réaliser lui-même son ambition. Il a encore une fois fallu que son père s'en mêle !

Voilà, c'est fait, il est mort comme une perdrix, d'un jet de plombs au-dessus de l'aile, dans le petit bois de la Grand-Ligne.

Je courrai tout à l'heure vers la maison, affolé, hystérique. Demanderai à Anne de composer le 911.

Étreintes

J'entends craquer la soie de mon corsage quand il tentait de m'enlacer pour unir nos silhouettes sur fond d'horizon déprimé.

Les sons demeuraient prisonniers devant autant d'impossibilités. Il ne pouvait plus me toucher de sa main devenue naine.

Les mots ne passaient plus, nos âmes se fendillaient comme porcelaine ancienne.

Nous nous sommes peu à peu conté des histoires perdues, à ramper de la sorte de déraillement en naufrage.

Terre opaque, rives piégées, éclat soufflé, l'image de nous n'est plus qu'amas d'herbes séchées.

Te souviens-tu, la fille³

Te souviens-tu, la fille
astheure que t'es grandette,
te souviens-tu
du temps où j'te berçais
quand j'te jouais trois morceaux de piano
pour qu'tu gardes mon lait
à chaque fois, plus longtemps ?

Te souviens-tu, la fille
astheure que t'aimes pu l'lait
qu'tu bois d'aut' chose
d'plus fort pi d'plus dru
qui t'casse en deux
nous arrache le cœur
nous crève les yeux
nous fait maudire
le temps des trois pianos ?

Te souviens-tu, la fille
du temps qu't'as passé dans les gouttières,
chez les paumés, chez les véreux,
des solutés à pleines veines,
des tubes pi des bouillis
à plus savoir te servir de tes crocs
que pour me mordre quand tu d'viens folle ?

Si tu l'oublies, la fille
si tu flanches de c'te bord là encore une fois,
j'te jure sur la tête d'Albertine ta grand-mère
que j'serai pas là pour t'ramasser.

Les bancs d'parc, c'est frette en janvier !

³ D'après *Te souviens-tu Godin ?* (Gérald Godin)

Retraite

Il n'y a plus rien.

Rien sinon que le jour qui suit le jour. L'habitude ancrée qui reprend sans conscience d'être, sans vraie présence. On voit les autres entreprendre, on se demande quoi ?

Ici, il n'y a plus rien, plus rien que les souvenirs de temps meilleurs où l'intensité rendait vivant le moindre geste.

Oh ! Il y a bien encore le vent tiède du soir, le chant de la pluie que la terre absorbe. Mais après plus rien. Rien que l'univers qui s'active sans nous, continue d'agir, de plonger au cœur des choses, de creuser sa trace. Une grande trace d'univers et puis plus rien. De toute façon.

Quand on pense à ce qu'il y avait jadis, aux mille étincelles qui frappaient chaque heure d'un éclat neuf ! Il pourrait y avoir encore des glouglous de ruisseau qu'on n'entend plus, des mots prisonniers en sursis ? Il pourrait encore y avoir des frissons et des rires tapis sous les riens qui occupent nos maisons tristes ?

Mais rien, il n'y a rien. Sauf cette peur, prélude peut-être au recommencement. Et ce petit souffle qu'on sent soudain sur la nuque comme si c'était la première aube de la suite des choses.

La deuxième marche craque toujours

Ses mains moites collent au volant. Il rajuste sa position, l'assise est courte, le dos las. Trop d'heures sans sommeil, trop de café, trop de cigarettes. Pas le temps de regarder le paysage, il a pris du retard. Et ce détour à ornières ! Le moteur grince. Des cailloux claquent contre les jantes, cognent la tôle rouillée. Des sueurs froides dégoulinent dans son dos, tapissent sa chemise au faux cuir du siège.

L'envie de s'arrêter là, d'anéantir ce temps déjà pétri de déchirures.

Trop tard ! Il a promis de venir.

Il coule un œil vers la carte routière froissée sur le siège passager, suit du doigt le tracé qui devrait mener à la maison de Stella. « Je ne reconnais plus rien. »

Moult fois pourtant, il a traversé ce pays devenu peu à peu étranger après que Stella eut, sans éclat, enfermé dans des sacs-poubelle tout ce qu'ils n'avaient pas partagé. Beaucoup trop de sacs lourds ! Il avait dû pousser avec le pied pour qu'ils tiennent tous dans la bagnole. La même qui refait le voyage aujourd'hui, dix ans plus tard. « Viens jeudi prochain en après-midi. C'est important. Tu dois venir. Promets-le-moi. »

« Après tout ce temps sans nouvelles de toi ? Justement, après tout ce temps. Après la torture de l'attente, jour après jour, que tu me pries de revenir ? Pas de revenir. Seulement d'être ici jeudi en fin d'après-midi. »

Encore seize kilomètres.

Il allume sa dernière cigarette.

Dents rugueuses, haleine lourde, estomac au tangage.

Le clocher du village s'élève au-dessus des toitures de métal peint, rouge, vert, gris. Une odeur oubliée de poussière chauffée relance sa torpeur.

Il y est presque.

Stella, il va revoir Stella !

Il coupe le contact, rajuste le col de sa chemise humide, essuie ses paumes, croise sa tête au teint cireux dans le rétroviseur.

Tout en lui se tend au craquement familier de la deuxième marche. La porte est entrouverte, il la pousse sans bruit. Il avait aimé le fouillis de chapeaux, vestes, écharpes qui pendaient jadis aux crochets de l'entrée. Il glisse dans la grande salle appelée pièce de vie lorsqu'ils la partageaient. « Stella ? Ici en haut, dans la chambre. »

Une giclée d'espoir, le voici qui tremble. Arrivé au palier, un claquement sec le fait bondir.

Elle a tiré, bout touchant sa tempe, lui laissant le soin de s'occuper des suites.

Phénix

Nos maisons sont détresse entre deux exils.
Rêves avortés, solitude renfrognée, illusions sans éclosion.

Fermerons-nous les yeux sans bruit, dans une eau moite,
nous laissant porter pour alléger un code devenu lourd ?

Surtout ne s'émouvoir que de ce qui nous est étranger !

Pendant ce temps, les ventres grossissent de n'être jamais vidés d'autant
de sons inaudibles. Cordon qui n'accepte pas la rupture !

Aurait-il fallu garder mon enfant contre mon dos, pour sentir son souffle
dans mon cou, sa peau contre la mienne ? Vaquer à mes affaires sans jamais
me séparer d'elle ? Comment le savoir puisque nous sommes muettes ?
Souriantes gracieuses sans point de repère, pétillantes, sans pouvoir de parole.

C'est sa colère tue contre la mienne étouffée, mise en scène tordue,
fenêtres closes, chagrin prisonnier de cils qu'on veut secs. Peur partagée
d'étrangler ce qui couve peut-être encore sous la cendre !

Colère blanche

Elle l'attend.

En se glissant dans leur lit, il sentira peut-être la densité de l'air. Il hésitera à se blottir contre elle. Ou alors, il ne percevra rien du tout, lancera sa jambe par-dessus les siennes, son bras en travers de son estomac, collera son nez dans son cou et se mettra à ronfler, d'abord doucement, puis par secousses bruyantes.

Elle ne le prendra pas dans ses bras, ne déposera pas un baiser sur son front, ne se sentira pas privilégiée d'être allongée contre son corps solide. Elle ne rongera que sa colère, se raidira pour qu'il la lise, l'oxyde à l'os.

Elle l'attend. Il écoute la télé. Quelle heure est-il ? Minuit cinquante. Il le fait exprès de se coucher aussi tard ce soir ? Pour l'embêter. Il sait faire ça. Elle l'entend rire aux éclats, sans égard pour le sommeil dans lequel elle devrait normalement être plongée. Si elle n'était pas en colère, elle dormirait paisiblement, sur le dos comme à son habitude, un peu d'air sortirait en sifflant d'entre ses lèvres ointes, elle aurait glissé un coussin sous ses genoux, ses bras seraient sagement rangés le long de son corps immobile, ses mains entrouvertes, prêtes à recevoir son improbable caresse.

À cause de sa colère, tout est crispé, en elle et autour ; ses jambes s'ankylosent d'attendre ; ses paupières brûlent d'être forcées à demeurer fermées ; ses poings se nouent en arme prête à bondir.

Il a dépassé son heure d'aller au lit. Le voilà qui rit de nouveau alors qu'elle s'enlise dans une boue gluante et lourde qui lui pompe la substance du cœur. Enfin, il coupe le son, ouvre la porte palière. Elle entend le petit moteur de la brosse à dents, le jet d'urine, la chasse d'eau, les vêtements jetés sur le sol. Va-t-il, cette fois, se laver les mains ? Il écarte les draps d'un geste brusque, s'allonge, se colle contre elle, innocemment, ignorant les forces à l'œuvre. Elle se cambre. Il se coule encore davantage, ronronne, prêt à dormir. Ce sera pour elle une nuit de conflits, d'opposition, de chantage.

Elle attend qu'il lui demande tendrement ce qui la trouble. Elle attend cela depuis vingt ans. Une question qu'il a parfois posée, mais seulement lorsque les circonstances innocentaient la réponse.

Il ronfle déjà, de l'âme du juste. Elle maugrée, le pousse, veut le jeter. Il se replie en œuf sur plus des deux tiers du lit et se rendort, comme si de rien n'était.

Elle n'a rien gagné et ne dormira pas cette nuit.

Dans un nouvel effort de sédition, elle se lève, allume la lampe de chevet, fait du bruit, fouille le placard à la recherche de quelque imaginaire solution, éteint, rallume, déplace les choses, ouvre la fenêtre sur le vent glacial d'avril, claque la porte, comme par mégarde. Il dort, il ronfle, il est satisfait.

Les ronflements insistent. L'animal sent combien elle est fragile ce soir. C'est sa façon à lui de la rayer, de lui faire comprendre qu'elle ne compte pas, que sa colère n'a pas place dans son rythme circadien qui poursuit son cours, en dépit de tout.

Elle stagne, figée dans sa colère froide et inutile. Elle se retrouve seule. Il pionce, il récupère, tandis qu'elle s'épuise en reproches sourds. Elle lance sa jambe contre les siennes. Il croira que c'est un sommeil troublé qui provoque des gestes aussi saccadés. Elle voudrait qu'il la croie perdue, prête à l'étouffement, à la noyade. Elle lui balance un genou dans les reins. Il grogne, bouge un peu, se refond dans le moelleux du matelas moulé à sa forme. Elle peut crever, il ne s'en rendra pas compte.

Elle se lève, se rebrosse les dents, avale trois somnifères, installe la plaque occlusale avant que ses dents ne s'effritent en grincements hargneux, se recouche en sautillant plus que nécessaire. Comme un appel de phares, inutile.

Deux heures vingt-cinq. La nuit est foutue maintenant. Moins on dort, moins on va dormir. Demain, aujourd'hui en fait, sera raté. Aussi bien se le dire tout de suite, préparer le jour comme un deuil, afficher une mine défaite, résignée. Et lui sera tout rafraîchi, innocent, satisfait, peut-être enfin attentif à son silence ?

Il a atteint la phase intime de l'assoupissement. Elle continue de lui en vouloir de n'être pas là pour la libérer de son sentiment mauvais.

Elle se relève titubante, veut se brosse les dents de nouveau, échappe la brosse, verse dans sa bouche pâteuse ce qu'il reste de somnifères, aperçoit son visage blafard dans la glace, se traîne jusqu'au lit, tire la couette sur elle.

Les aiguilles du réveil s'embrouillent. Sa tête plonge dans une épaisseur enfin bienfaisante. Les images ramollissent, s'entremêlent, avancent, s'éloignent. Elle sait qu'enfin la léthargie la gagne. Elle l'accueille doucement, calmée, rassérénée. Elle a oublié l'origine de sa colère. Enfin.

Quand il s'éveillera, quelques heures plus tard, ce qu'il remarquera en premier c'est la froideur de sa peau, la lourdeur de ses jambes posées sur le coussin. Il ne comprendra pas pourquoi elle lui en voulait à ce point-là.

Max

Il tremble entre mes bras. Sa tête lourde sur mon épaule, son petit corps tout chaud se battant pour gagner quelques minutes de vie. Quelques instants de plus. Son estomac joue du yoyo. Il va de nouveau régurgiter des glaires jaunes, des jus épais d'agonie sur la serviette épaisse placée sous son menton humide. Râles creux qui font mal à entendre. Soubresauts du corps affaibli par des jours sans nourriture, une cuillerée d'eau aux heures, à peine.

Il faut se rendre à l'hôpital.

Rien à faire, ils nous l'ont dit aux urgences. Si on y va maintenant, ils vont l'étirer, le brancher, torturer son petit corps déjà si faible. Puis, ils vont le bourrer de barbituriques pour l'apaiser jusqu'à ce que le cœur flanche. Ils appellent ça le « protocole de fin de vie. » Non, pas tout de suite.

Mais...

Pas tout de suite, veux le tenir encore un peu dans mes bras.

Ses yeux noirs encore vifs, étonnés, accrochés aux miens, quêtant une réponse. Je sens son inconfort sans douleur ; le saurais s'il avait mal, ne le garderais pas aussi longtemps contre moi, ne prolongerais pas l'adieu. Au contraire, ma chaleur le rassure. Il se calme, émet des petits bruits de bouche qui se pose. Profond soupir saccadé. Puis le rythme du souffle interrompu reprend, comme s'il respirait dans l'eau.

On y va.

Tu veux que je le porte ?

Non, tiens mon bras dans les marches. Je ne veux pas l'échapper, il est lourd finalement.

Une fois la veine trouvée, piquée, injectée, Max glisse dans l'inconscience dont il ne sortira plus. On le veille jusqu'à la fin qui ne tarde pas, en pleurant comme des bêtes. Adieu Max, bon voyage ! Je lui chante quelque chose à l'oreille, un petit rien qui me traîne sur le bout de la langue depuis le réveil :

« Quand j'vas mourir, moi j'veux aller dans l'paradis des petits chiens, là où mon Max a ses copains, là où ça joue toute la nuit... »⁴

⁴ Adaptation d'une chanson de George Hamel, chanteur country québécois, *Le paradis des musiciens*.

Table des matières

Manhattan	5
Double monologue sur fond de chocolat	8
Jeanne.....	11
Alice.....	13
Ailleurs.....	16
Hurllements.....	17
Mots misère.....	24
Ostende	25
La voix	27
Bruant du soir.....	28
Décadence.....	30
Désertion.....	32
Désexistence	34
Pour en finir avec les enfants.....	35
Sur la plage	37
Appel sur cel	39
Miroir	43
Fougues et secousses.....	45
Au théâtre du Seuil.....	46
Réminiscences.....	47
J'emporterai	52
Le nom oublié	53
Courte quête	54
Étreintes	56
Te souviens-tu, la fille.....	57
Retraite.....	58
La deuxième marche craque toujours	59
Phénix	61
Colère blanche	62
Max	65